Analyses d'ouvrages

Darmon (Pierre). La variole, les nobles et les princes. 172 pages, 11,5 x 18, Ed. "Complexe", Bruxelles, 1989.

Lorsque Louis XV en meurt, la variole tue un dixième de la population et l'on comprend que pour diminuer la mortalité, on accepte de l'inoculer avec certaines précautions et bien que l'inoculation entraîne la mort dans un cas sur 100 à 300 (alors que la variole épidémique tue 9 à 90 % des sujets atteints).

On connaît l'action de Lady Montagu qui avait connaissance de l'expérience de la variolisation dans l'Empire ottoman et qui fit inoculer ses enfants au début du XVIIIe siècle.

Les partisans et les adversaires de la "variole artificielle" se livrent à des disputes passionnées mais après la mort de Louis XV, les nobles se font de plus en plus inoculer : Louis XVI et ses frères en particulier.

P. Darmon cite les incoculés les plus célèbres et les hésitations des autorités médicales de l'époque ; un centre d'inoculation fut prévu à la barrière d'Orléans... qui servit pour la pratique de la vaccination car alors Jenner avait fait connaître l'inocuité de la "variole des vaches".

P. Durel

Darmon (Pierre). Médecins et assassins à la Belle Epoque, 330 pages, 14 x 20, Ed. Seuil 1989, 120 F.

Avec P. Darmon, on s'instruit toujours, aussi apprend-on beaucoup dans le livre très documenté qui vient d'être publié. De tout temps, on a suggéré que les traits d'un individu témoignaient de sa personnalité mais ceci revêtit une dimension scientifique avec les travaux de Gall et surtout de César Lombroso qui se crut à même de définir les caractéristiques morphologiques du "criminel-né".

On assiste aux affirmations péremptopires et répétées du médecin de Turin, suivi par l'école positive, mais aussi aux critiques énoncées en particulier par le Pr A. Lacassagne, de Lyon.

Au fil des chapitres, l'auteur étudie en détail avec beaucoup d'exemples historiques le problème de la responsabilité criminelle, la divergence des points de vue des magistrats et des psychiatres, les tentations des eugénistes, les efforts de l'anthropométrie (Bertillon), les procécés modernes d'identification des preuves des crimes, les aspects sociologiques.

Le livre de fait se lit comme un roman ; de bien sincères félécitations à l'auteur.

P. Durel

Stofft (H.) et **Ségalen** (J.). "Bouëstard, médecin, philosophe, franc-maçon, jacobin. 1730-1810". Editions du Dossen - 29210 Morlaix. 240 pages, 20 illustrations.

Fils d'un lieutenant des fermes du roi, Jean-Jacques Bouëstard de la Touche naquit à Angers en 1730. Il obtint son bonnet de docteur à la faculté de Caen en 1757. En 1759, il épousa Anne Serbert, dix-neuf ans, la fille du marchand de bois de Pouancé et s'installa à Morlaix.

Dans cette ville, pendant un demi-siècle, de 1759 à 1810, c'est-à-dire pendant les quinze dernières années du règne de Louis XV, pendant toute la durée de celui de Louis XVI, sous la République primitive et ses avatars et pendant l'Empire jusqu'à son apogée, il exerça sa profession.

Voilà donc une biographie médicale exceptionnelle par son ampleur et la richesse de sa documentation, exhumant des archives privées et publiques inédites. Elle comprend deux parties d'égale importance :

1759-1788 : le médecin-philosophe et franc-maçon.

1789-1810 : le démiurge révolutionnaire et l'éducateur du peuple.

Comme François Quesnay, Théophile de Bordeu et Antoine Louis, il soutenait que le chirurgien devait être docteur en médecine et que le médecin devait se salir les mains à des tâches mécaniques : la chirurgie et l'art des accouchements. Sa bibliothèque admirable, dont l'inventaire nous a été transmis, comprenait 457 ouvrages de philosophie, de littérature et de science (40 %), tous dûment répertoriés. Il avait en outre "un cabinet de curiosités" avec des pièces anatomiques.

Une de ses oeuvres les plus remarquables fut la fondation de l'école franco-bretonne des sages-femmes de Morlaix, où le bilinguisme était obligatoire. Il enseignait par des cours magistraux, des manipulations sur le *"phantome"*, et il insista sur l'absolue nécessité d'une formation clinique à l'hôpital. En cela, il s'opposa aux méthodes inefficaces de la Dame du Coudray. Il n'y eut que cinq promotions (1774-1778), dont l'une de trente élèves, car l'administration royale n'apporta pas le soutien financier nécessaire *(voir Histoire des sciences médicales 1983, XVII, 41-61)*.

Avec acharnement, il combattit les épidémies militaires et civiles en sa qualité de médecin du roi (1772), ce qui lui donna accès à l'hôpital, de correspondant de la Société Royale de Médecine (1777), avec le numéro 4 pour la Bretagne et le numéro 103 pour l'ensemble du royaume, et enfin avec le titre officiel de médecin des épidémies (1786). Dans un projet de 1775, il avait démontré que seuls les médecins étaient qualifiés pour organiser la lutte et qu'ils devaient dans chaque évêché se rassembler en collèges ou "facultés" pour en déterminer les modalités et les rendre publiques *(voir Histoire des sciences médicales, 1984, XVIII, 223-245)*.

Franc-maçon ardent, il créa une loge maçonnique dont il fut le Vénérable, *"l'école des moeurs"*, véritable pépinière des représentants du peuple.

La Révolution permit l'épanouissement de ce philosophe-praticien, qui n'avait jamais dissocié dans son esprit la santé physique de ses concitoyens de leurs conditions morales et spirituelles d'existence.

Il fut le grand coryphée du club des Jacobins de Morlaix qui curieusement fut nommé *"le club Bouëstard"*. Pendant la première phase (1789-1792), il contribua à

l'abolition des privilèges aristocratiques, combattit courageusement le comte de Botherel, procureur-syndic de la noblesse dans les très archaïques Etats de Bretagne, et surtout les évêques-comtes du Trégor et de Léon, deux prélats féodaux. Bouëstard mit en place l'oeuvre de la Constituante à Morlaix, Quimper et Rennes, organisant sans relâche, formant des administrateurs aux tâches nouvelles. A Paris, député du Finistère à l'Assemblée législative, il assista à la chute du trône, sous la poussée des Finistériens (ses propres électeurs), des Marseillais et des sections parisiennes. Avec Tenon, il eut un des premiers rôles au Comité des secours publics.

De retour à Morlaix, procureur-syndic du district (c'est-à-dire représentant direct de la convention pour l'application des lois révolutionnaires), il fit face intelligemment à la chouannerie et évita que la Léon ne devienne une nouvelle Vendée. En juillet 1793, il soutint la politique montagnarde, ce sursaut héroïque (et non ce dérapage comme le prétendent les historiens décadents) de la République une et indivisible. La défense nationale étant prioritaire, après avoir contribué à recruter et à équiper les soldats de l'an II, il fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires, tout en conservant de nombreuses fonctions civiles.

Grâce à sa sagesse et à celles de ses concitoyens, on ne vit jamais d'échafaud à Morlaix. Les prêtres qui avaient prêché la guerre sacro-sainte furent prudemment éloignés et envoyés à Brême (il ne faut pas en faire des martyrs, disait Bouëstard). Jacobin sévère, il veilla particulièrement à l'éducation civique des enfants et des adultes. Commissaire de l'instruction publique du district, puis maire de Morlaix, il fonda les premières écoles laïques. Au cours des fêtes décadaires, qui furent célébrées dans l'enthousiasme, Bouëstard prononçait au Temple des Lois des cours d'initiation à la vie démocratique, dont certains extraits nous ont été heureusement conservés : il ne cessait de montrer que la rigueur morale était le fondement de la République et que sa survie dépendait de cet enseignement.

Avec deux siècles de recul, on peut apprécier sa lucidité.

A. Ségal.

Bablot (B.) Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, 1788. *Reprint*. Paris, Champion-Slatkine et Cité des Sciences, 1989, X et 238 p.

Parue un an avant 1789, cette dissertation "remplie de recherches savantes, aussi curieuses qu'intéressantes" comme l'a écrit Bosquillon (le concurrent de Pinel pour la traduction de Cullen), est un véritable plaidoyer pour l'imagination maternelle dans son influence sur la formation du foetus. S'opposant à Buffon et à d'autres savants naturalistes du siècle des Lumières, l'auteur va s'efforcer de retrouver dans l'histoire médicale toute une série d'observations semblant prouver cette influence. Et c'est pour nous l'occasion de découvrir une fantasmatique psycho-somatique tout à fait passionnante. Car il s'agit bien d'une problématique fondamentale sur les rapports du corps avec l'esprit. L'auteur, utilisant les récentes critiques du magnétisme animal, telles qu'elles ont été développées dans les fameux rapports des deux commissions chargées d'étudier le mesmérisme, a beau jeu de montrer le rôle de l'imagination et de l'imitation sur l'apparition ou la disparition de certains symptômes et troubles corporels paraissant pourtant de nature organique. Il montre aussi que le foetus est sensible à certaines

"impressions ressenties par la mère", et même directement à certaines stimulations extérieures. Ce qui, curieusement, est maintenant reconnu par les nouveaux psychologues qui étudient les relations particulièrement précoces entre la mère et son enfant. Il y a donc chez l'auteur, malgré ses croyances naïves à tant d'histoires fabuleuses, le pressentiment d'une relation à la fois archaïque et inconsciente qui peut, effectivement, dès les premiers mois de la vie foetale, avoir une influence non négligeable sur le développement ultérieur de la personnalité de l'enfant. C'est pourquoi il faut le lire, comme d'ailleurs les livres de Demangeon qui vont paraître sur le même sujet au début du XIXe siècle. On y retrouve finalement une vieille tradition médicale qui, à travers un discours métaphorique trop centré sur des malformations corporelles monstrueuses, appréhende bien la relation psycho-somatique intime et primordiale entre mère et foetus, telle que viennent de la redécouvrir nos modernes psychanalystes des nourrissons.

J. Postel.

Conférences d'histoire de la médecine (cycle 1988-89). Institut d'histoire de la médecine. Université Claude Bernard, Lyon I, Un vol. 21 x 29. Coll. "Fondation Marcel Mérieux"

Voici un nouveau fascicule rassemblant les intéressantes conférences de l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon.

Le Pr Alain Bouchet faire revivre le baron Percy qui prit part courageusement aux campagnes napoléoniennes et fut chirurgien de la Grande Armée. Hardi et compétent chirurgien de cette époque, il porta un intérêt constant aux perfectionnements des instruments, au transport des blessés et aux hôpitaux de campagne. Il fut quelque peu concurrencé par Larrey - de douze ans son cadet - qui, plein d'ambition, devint aussi inspecteur général des hôpitaux.

G. Boulliat montre Saint-Luc devenu patron des médecins.

B. Croisile suit les étapes du développement de la psychiatrie à Lyon, en particulier à l'important asile du Vinatier (pourquoi ne pas avoir mentionné le rôle du Comité Lyonnais de recherches thérapeutiques qui étudia les psychotropes ?).

J.-J. Dreyfus parle de l'expérimentation animale renaissante au XIXe siècle.

A. Gonin évoque la grande figure du Pr L. Gallavardin.

Puis l'on arrive à divers sujets, en passant par Pasteur pastelliste pour finir sur la désagréable - et parfois grave - maladie de Lyme (il ne s'agit pas d'un éponyme mais d'une localité du Connecticut).

Et, comme toujours, la qualité de la présentation de cette nouvelle monographie, qui honore la collection Marcel Mérieux.

P. Durel

Decourt Philippe. Les vérités indésirables. Volume I. Archives internationales Claude Bernard, Aux éditions La Vieille Taupe. Un vol. 316 pages - 1989

Quelles sont donc ces vérités indésirables qui heurtent la mentalité de la plupart de nos contemporains ? Pour quelles raisons des notions admises au point d'être devenues de véritables dogmes ne peuvent-elles pas être récusées sans faire passer celui qui les attaque pour un iconoclaste ? Le docteur Philippe Decourt n'a pas craint d'affronter

l'ensemble de l'opinion publique en écrivant sous le titre apparemment anodin "*Faut-il réhabiliter Galilée*", un véritable pamphlet. Il rejoint ainsi Arthur Koestler, auteur de *l'Essai sur l'histoire des conceptions de l'univers* (Calmann-Lévy éditeur). La réputation de Galilée, à en juger par Philippe Decourt et par Arthur Koestler, est gonflée de découvertes qu'il n'a jamais faites et d'exploits qu'il n'a jamais accomplis. Galilée n'a pas été l'inventeur du téléscope, pas plus que du microscope, du thermomètre, de l'horloge à balancier. Il n'a pas démontré la vérité du système de Copernic. Il n'a pas été torturé par l'Inquisition ni langui dans ses cachots, n'a pas déclaré "Et pourtant elle tourne" et n'a pas été un martyr de la science. Si l'on peut faire confiance à Arthur Koestler et reconnaître sa probité intellectuelle, ce qui est aussi vrai de Philippe Decourt, il est légitime d'admirer la ténacité avec laquelle ce dernier a conduit ses recherches et abouti de son côté aux mêmes conclusions que son confrère dont il ignorait le travail.

Cette première partie du volume suscite l'attention passionnée du lecteur. Elle est en partie la réédition d'un ouvrage antérieur de notre collègue intitulé *"La véritable histoire du procès de Galilée"*.

Prenant ensuite à partie Pasteur, Philippe Decourt s'attaque à une oeuvre monumentale qu'il est, pour des raisons multiples, infiniment plus délicat de récuser.

Après avoir lu ces pages, on sera amené à méditer sur la réflexion que Jean Rostand avait émise à son tour : "Ce que vous publiez, déclarait-il à Philippe Decourt, est impressionnant. Vous dites ce que personne n'ose dire".

La Société Française d'Histoire de la Médecine compte le docteur Philippe Decourt parmi ses membres les plus anciens et les plus fidèles. Nous rendons aujourd'hui volontiers hommage à son talent d'écrivain et à la rigueur de sa dialectique, même si elle doit bousculer le conformisme.

A. Cornet

Au moment de donner le bon à tirer de ces lignes nous venons d'apprendre la mort du docteur Philippe Decourt. Que Madame Philippe Decourt veuille bien trouver ici nos respectueuses condoléances avec l'assurance de notre profonde sympathie.

Aron Emile**.** Henri Dutrochet, médecin et biologiste, honneur de la Touraine, 1776-1847. Un vol. 117 pages. Editions C.L.D. 42 avenue des Platanes - 37170 Chambray - 1990

Il est des gloires aujourd'hui estompées par l'abondance des découvertes de notre époque, et qui cependant méritent de reprendre la place que les contemporains leur avaient justement accordée. Le nom d'Henri Dutrochet, membre de l'Institut, élu dans la section de zoologie de l'Académie des Sciences, est tombé dans l'oubli, en dépit des découvertes de premier plan qu'il faut lui reconnaître. Le doyen Emile Aron a voulu rappeler dans ce récent ouvrage les mérites de son compatriote tourangeau, en soulignant l'importance des recherches poursuivies par ce dernier sur les végétaux et les animaux.

De formation exclusivement médicale, Dutrochet a formulé le premier la définition de la cellule, "unité anatomique et physiologique de base des êtres vivants".

Convaincu très tôt de l'intérêt que présentait l'étude des tissus au microscope, il fut le premier à signaler l'existence de fibres nerveuses dans les ganglions des gastéro-

podes, limaces et escargots. Il observe un peu plus tard le passage des leucocytes à travers les vaisseaux sanguins de la queue des têtards, découvrant ainsi la diapédèse.

Son travail le plus remarquable, publié en 1826 aux éditions Baillière, a porté sur les échanges osmotiques à travers les membranes tissulaires. Après lui se multiplièrent les études des pressions et des mouvements osmotiques, et les applications auxquelles les noms de Poiseuille, de Graham, de Traube demeurent attachés.

L'ouvrage du doyen Emile Aron comporte de nombreuses évocations de savants que fréquentait Henri Dutrochet. A la fin de ce très intéressant volume, on trouvera les principales publications de cet homme de génie.

A. Cornet

Pallardy Guy, **Pallardy** Marie-José, **Wackenheim** Auguste. Histoire illustrée de la Radiologie. Un vol. 542 pages, Editions Dacosta - Paris 1989

Ce magnifique ouvrage comporte, cela va de soi, une importante partie, presque le cinquième du volume, dévolue à Wilhelm Roentgen à qui nous devons la découverte des Rayons X en 1895 ; quelques années plus tard, il recevait en 1901 le prix Nobel décerné pour la première fois à un physicien.

Le Pr Guy Ledoux-Lebard, dans une excellente préface, nous décrit Roentgen comme un homme modeste, déclinant les honneurs. Il commençait, nous dit-il, ses leçons par cette phrase saluée par un tonnerre d'applaudissements : "Au cours d'expériences faites avec le tube de Crookes Hittorf *on* découvrit une nouvelle source de rayons auxquels *on* a donné le nom de Rayons X".

Parmi les pionniers de la radiologie appliquée à la médecine, à laquelle, paraît-il, Roentgen ne s'intéressa pour ainsi dire jamais, les Français furent nombreux. Les auteurs de ce volume citent au premier rang de nos compatriotes Antoine Béclère, médecin des hôpitaux de Paris, Oudin, Barthélémy, Bouchard, Lannelongue. Grâce à tous ceux qui, dans le monde entier, se passionnèrent pour cette nouvelle spécialité médicale, les progrès techniques furent étonnemment rapides, en particulier dans le domaine de l'appareillage. On lira avec un grand intérêt les recherches portant sur la détection de la pathologie viscérale, et bien sûr les progrès faits en pratique chirurgicale. Au cours des premières décennies qui succédèrent à la découverte des rayons X, nombreux furent les médecins victimes des radiations ionisantes dont on ignorait les risques à l'époque, révélant trop tard leurs conséquences meurtrières. Plus de quatre cents photographies et dessins témoignent de l'ingéniosité dont firent preuve physiciens et constructeurs spécialistes tout au long du XXe siècle.

Il convient de féliciter les auteurs de ce beau livre. La Société Française d'Histoire de la Médecine est fière de les compter parmi ses membres.

La publication de ce volumineux ouvrage, par la qualité de l'impression et la beauté des images, fait le plus grand honneur aux éditions Dacosta.

A. Cornet

Mayr Ernst, Histoire de la Biologie ; Diversité, évolution et hérédité, Fayard, Paris 1989, 894 p. Prix : 295 F

L'auteur de ce monumental ouvrage né en Allemagne en 1904, fit des études médicales et biologiques et se consacra ensuite à l'ornithologie, organisant de 1928 à 1930

trois expéditions pour étudier les oiseaux du Pacifique (Nouvelle Guinée, Iles Salomon).

En 1931, il émigra aux Etats-Unis où il devint un des fondateurs et porte-parole du néo-darwinisme (théorie synthétique de l'évolution).

C'est en fait surtout à l'historique de cette théorie qu'est consacré le présent ouvrage qui répond ainsi davantage à son sous-titre qu'à son titre. En effet, les considérations sur la biologie et son histoire n'occupent qu'un peu plus de cent pages (p. 15-136) sur les presque neuf cents que comporte ce livre.

Ses autres parties concernent la diversité du vivant, l'Evolution, la variation et sa transmission héréditaire constituant les thèmes de prédilection de l'auteur.

Les chapitres successifs sont consacrés à l'histoire de la macrotaxinomie ou science de la classification (p. 152-208) où sont rappelées les contributions d'Aristote (taxinomie zoologique), de Théophraste, Dioscoride et des "herboristes" (botanistes) de la Renaissance (Fuchs, Brunfels, Dodoens, Bauhin, etc...) (taxinomie botanique) et du XVIIe siècle (J. Ray, Tournefort), ainsi que les zoologistes pré-linnéens (Belon, Gesner, Aldrovandi, Willughby, Réaumur, Swammerdam).

On passe ensuite sans transition à l'apport de Charles Darwin (1809-1882) à la fois héros et héraut du présent ouvrage, à la taxinomie évolutionniste, au déclin de la recherche taxinomique après 1880 et à l'avènement de la phénétique numérique liée à l'emploi des ordinateurs, suivie de l'analyse cladistique visant à déterminer si les groupes sont monophylétiques. Quelques illustrations de cladogrammes auraient été indispensables dans ce chapitre très austère et écrit pour les seuls initiés (p. 209-245).

Il en est de même du chapitre suivant (p. 246-288) consacré à la microtaxinomie ou science de l'espèce qui a le mérite de remonter à Aristote et à son concept du genre *(genos)* et de l'espèce *(eidos)* et d'exposer les idées de J. Ray, Linné, Adanson, Buffon, Darwin, puis celles des biologistes contemporains parmi lesquels figure l'auteur.

La troisième partie (chapitres VII à XIII, p. 292-579) constitue un historique de la théorie de l'évolution.

L'auteur remonte à l'Antiquité grecque (Anaxagore, Démocrite, Platon, Aristote) et romaine (Lucrèce) pour montrer que toute idée d'évolutionnisme était alors absente.

Il fallut attendre le XVIIIe siècle pour le voir apparaître dans le *Telliamed* (anagramme du nom de l'auteur : De Maillet, 1748) et surtout chez Maupertuis, Buffon, Diderot, Erasmus Darwin (grand-père de Charles) et Linné qui bien que "fixiste" posa le problème de l'origine des espèces.

On arrive ensuite à Lamarck à qui la majorité du chapitre VIII (p. 328-371) est consacrée en tant qu'auteur du premier ouvrage transformiste : sa *Philosophie zoologique* (1809), tandis que son contemporain G. Cuvier demeurait résolument "fixiste" bien qu'ayant donné par ses découvertes paléontologiques d'excellents arguments en faveur de l'évolution (exemple : la transformation graduelle du pied des Equidés de *Eohippus* à *Pleohippus*). Entre Lamarck et Darwin s'insèrent les *Vestiges of the Natural History of Creation* (1844) de R. Chambers, publiés à l'origine anonymement.

"Enfin Darwin vint" et sa vie et son oeuvre sont relatées d'une manière très détaillée (chapitres IX-XI, p. 372-496), l'auteur insistant sur les preuves de l'évolution et de la

descendance, la théorie de la sélection naturelle, les théories évolutionnistes alternatives.

Le chapitre XII est consacré à la diversité et à la synthèse évolutionniste (néo-darwinisme, divergence entre évolutionnistes, progrès en génétique de l'évolution et en systématique évolutionniste).

La quatrième et dernière partie (chapitres XIV-XX, p. 583-794) concerne la variation et la transmission héréditaire. On y trouve rappelés les sujets suivants : les précurseurs de G. Mendel (Maupertuis, Réaumur, Linné, Kölreuter, Gärtner, Naudin), la théorie cellulaire (Schwann et Schleiden), la nature de l'hérédité (Weismann, de Vries, Mendel), l'épanouissement de la génétique mendélienne par ses redécouvreurs (de Vries, Correns, Tschermak), l'émergence de la génétique moderne, les théories du gène, les bases chimiques de l'hérédité (acides nucléiques, double hélice de Watson et Crick, 1953), la génétique dans la pensée moderne, etc...

Cet ouvrage sera désormais indispensable à tous les historiens de la biologie par la profondeur et l'originalité des vues de son auteur et la richesse de sa documentation (bibliographie occupant les p. 833-871).

On regrettera un peu l'absence totale d'illustrations et de schémas qui le rend assez austère et peu accessible aux non spécialistes.

Jean Théodoridès